

# L'Amour fou

Contre la dévalorisation et la vulgarisation que subissent les expressions toutes faites, la fonction des poètes est de remotiver les signes afin de leur donner un sens originel, une valeur pleine. André Breton n'échappe pas à cette loi lorsqu'il choisit, en 1937, de donner pour titre à sa chronique d'un amour sans pareil une locution galvaudée par la pire littérature.

De même rien n'est plus construit et déterminé à posteriori que ce récit rassemblant, pour les trois quarts, des textes de rencontre parus en revue au cours des trois ou quatre années antérieures. Ici l'écriture explique l'existence, en éclaire la signification et, réciproquement, la vie se plaît à confirmer les propositions les plus hasardeuses de l'écrit. Il ne s'agit de rien moins que déjouer les ruses du désir ou, plus précisément, sommer de se faire reconnaître « la bête aux yeux de prodige ». Le rideau se lève sur la scène mentale. Les signaux s'accroissent, il suffit d'un éclair pour les faire précipiter, mais ne brouillons pas les étapes : « Indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique » et pour toujours Breton se fige en guetteur mélancolique, prêt à surprendre la beauté. Nadja s'achevait sur cette formule : « La beauté sera convulsive ou ne sera pas ». L'auteur s'en explique dans l'ouvrage suivant, donnant en exemple l'image cendrarsienne d'une locomotive prise dans la végétation d'une forêt vierge ou encore celle de concrétions minérales entrevues dans ces grottes du Midi fréquentées jadis par les fées. Chaque fois la beauté se signale par « un trouble physique caractérisé par la sensation d'une aigrette de vent aux tempes susceptible d'entraîner un véritable frisson », lequel est lié, il ne faut pas le dissimuler, au plaisir. Le même phénomène s'empare de l'individu devant la trouvaille d'objets, au Marché aux puces, lorsque Giacometti et Breton se rendent acquéreurs, respectivement, d'un masque de fer et d'une cuiller au manche s'achevant en soulier. L'analyse révèle qu'opéraient en la circonstance les forces d'Éros et de Thanatos, l'instinct de vie et l'instinct de mort, tant il est vrai que dans le hasard de la rencontre ou de la trouvaille « la nécessité extérieure se fraie un chemin dans l'inconscient humain ». En sorte que l'action est surdéterminée: la causalité externe croise une finalité interne lorsque Breton se trouve en présence d'une femme scandaleusement belle au « teint rêvé sur un accord parfait de rouillé et de vert ». Il faut croire vraiment que l'idée d'amour tend à créer l'être. À bien y regarder, la rencontre du couple ne s'opère qu'autant qu'ils se cherchaient l'un l'autre pour reconstituer l'être unique que Platon évoque au Banquet. Des coïncidences d'abord : un calembour de garçon de café, « Ici l'Ondine », annonce la venue prochaine de cette femme dont on apprendra qu'elle se produit au music-hall dans un numéro nautique, et qu'au moment exact où s'énonçait ce jeu de mots, elle cherchait à louer un appartement en face du restaurant où déjeunait Breton. Davantage : cette scène d'ouverture est écrite et publiée le 12 mai 1934, et la conjonction a lieu le 29 mai suivant. Il est permis de supposer que la jeune femme, connaissant la personnalité et l'œuvre d'André Breton, par un sien cousin, lui écrivant une lettre au moment où il la contemplait, avait vu l'article en question. Quoi qu'il en soit, il faut constater que les deux héros de cet épisode vécu, se pressant mutuellement, devaient finir par se rejoindre. Mais le fait littéraire n'y est pas étranger. Les coïncidences sont encore plus troublantes, aux yeux du narrateur, lorsque la promenade nocturne que fait le couple se trouve reproduire l'itinéraire indiqué par un de ses poèmes de jeunesse, « Tournesol »; le message automatique, plus qu'il ne met au jour les désirs inconscients, se révèle prémonitoire.

Dès lors, on conçoit que ces deux êtres soient destinés à follement s'aimer, d'un amour charnel et non platonique, et qu'autour d'eux la nature elle-même participe à leur épanchement mutuel.

Ainsi la végétation du jardin de la Orotava, aux îles Canaries, qui ne prend des allures paradisiaques qu'autant qu'il est le lieu d'une fusion amoureuse, par une ascension du pic culminant de Tenerife parallèle à celle du désir, à tel point que le réel en est érotisé. C'est alors que le texte atteint le plus haut lyrisme :

« Teide admirable, prends ma vie ! Tourne sous ces mains rayonnantes et fais miroiter tous mes versants. Je ne veux faire avec toi qu'un seul être de ta chair, de la chair des méduses, qu'un seul être qui soit la méduse des mers du désir. »

Cet amour vécu dans le réel est un amour unique. Non que l'homme soit destiné, comme dans les contes merveilleux, à ne jamais connaître qu'une seule femme dans sa vie, mais parce que toutes prennent le visage de la dernière et que celle-ci, à l'instant où elle est aimée, même si l'amour ne peut s'installer dans la durée, l'est de manière ineffaçable: « Ce que j'ai aimé, que je l'aie gardé ou non, je l'aimerai toujours ». Installé d'emblée au plus haut, au « point sublime », l'amour ne peut connaître la chute. Il cesse d'être, tout simplement, comme il a surgi en un éclair. Ce qui ne justifie pas qu'on désespère de lui, car il est appelé à renaître. L'Amour fou, en dépit du titre, qui semble rejeter toute qualification, réalise le projet affirmé dès l'origine par le surréalisme : dégager une morale nouvelle, celle du désir, s'érigeant contre la morale établie, celle des accommodements. En ce sens, elle est essentiellement subversive, puisque l'amour ne saurait composer avec autre chose et qu'il se situe en un point élevé, au-dessus de la banalité quotidienne, qu'il transforme au besoin.

Il entraîne avec lui une idée de risque : tout à perdre, tout à gagner pour l'amour, pas de tiède milieu. Si une liaison peut connaître l'échec, l'amour, quant à lui, n'y est pas soumis. L'épisode poignant de la promenade au Fort-Bloqué en est l'illustration parfaite : malgré le caractère délétère du lieu, l'amour n'en a pas subi de conséquence durable. Et parce que cet amour est vécu hors de toute théorie, de toute idée préconçue, il conduit à une procréation voulue, dont Breton se justifie auprès de sa fille, dans la très belle lettre à Ecusette de Noireuil : « Ma toute petite enfant, qui n'avez que huit mois, qui souriez toujours, qui êtes faite à la fois comme le corail et la perle, vous saurez alors que tout hasard a été rigoureusement exclu de votre venue, que celle-ci s'est produite à l'heure où elle devait se produire, ni plus tôt ni plus tard, qu'aucune ombre ne vous attendait au-dessus de votre berceau d'osier. » Cette morale de l'amour a donc valeur universelle, elle est ce qui fonde la collectivité humaine, ce qui, tous comptes faits, mesure la valeur de nos actions.

L'anecdote rapportée par Victor Crastre est ici exemplaire : « Entrant un soir au café « Cyrano », je trouvai mes amis fort agités par une discussion engagée à propos de la « trahison » — déjà fort ancienne en ce temps — de l'ex-socialiste Millerand. Suivant certains informateurs celui-ci aurait quitté son parti et serait devenu ministre, puis président de la République par amour d'une femme, sa femme. Fallait-il condamner le « traître » ou absoudre l'amant? Tous les surréalistes, Breton en tête, se prononcèrent pour l'absolution. »

Il sera tout pardonné à qui aura vraiment aimé ! Ainsi Breton se justifie-t-il de n'avoir pas rejoint les républicains espagnols dans leur combat pour la dignité.

L'amour fou ne se situe pas hors du temps et de l'espace, il est, au contraire, la seule justification de notre présence dans le monde. Il révèle à chacun la teneur de son mythe personnel qui, pour Breton, prend le visage de l'ondine, de la fée Mélusine, apparue dans un dessin de Nadja, incarnée ici, pour revenir après le cri, dans *Arcane 17*.

Henri BEHAR